

# Chez nous : il y a cent ans

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **64 (1926)**

Heft 48

PDF erstellt am: **22.09.2024**

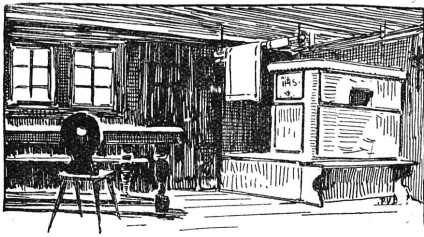
Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-220665>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



### LETTRE DE LA MI-NOVEMBRE

**L'**ÉTÉ de la St-Martin a tenu ses promesses. Ce furent des journées d'été que nous avons vécues, les fenêtres grandes ouvertes ; les rosiers s'étaient mis à refléurrir, les abeilles à bourdonner, toute la nature émerveillée de ce renouveau exhalait sa joie, en scintillements, en parfums, en se montrant belle et allègre.

Ceux qui se souviennent de pareille époque en 1918 ont revécu la lamentable journée du 11 novembre, brume humide, le froid insidieux du vent qui se lève vers le soir quand les soldats se dirigent vers la gare. De jeunes épouses sont là, avec leurs petits, des fiancées, des sœurs et ces femmes robustes frissonnent. Est-ce le froid ou le sombre pressentiment qui les fait frissonner ?

Les soldats les embrassent une fois encore, les pressent de rentrer, le vent se faisant de plus en plus âpre. Ces baisers, cette sollicitude affectueuse seraient les derniers témoignages d'amour de plusieurs de ces hommes qui ne reviendront plus, que la grippe meurtrière ravivée terrassera en pleine force.

Les soldats qui suivent sont plus tragiques encore. La campagne semble se replier sous l'horreur qui l'étreint. Un silence inaccoutumé, morne, lugubre, plane sur la terre vaudoise que les trains ne traversent plus de leur fuite animée. C'est la grève. Le paysan, autour de sa demeure, ou attardé encore à quelque besogne des champs, entend soudain le sourd roulement du tambour. C'est dans un des villages voisins, un soldat mobilisé, mort dans quelque lazaret, ou mort à l'hôpital, qu'on a ramené à sa famille et qu'on va coucher dans sa terre natale. C'est la grippe ravivée par la grève. Le roulement du tambour se répète, pour ainsi dire, jour après jour ; chaque fois qu'il résonne dans l'air silencieux, le père pense à son fils, vigie à une frontière lointaine, malade, peut-être, à la mort, lui aussi, et sa tête se penche vers sa terre, de grosses larmes roulent sur son visage ; il se découvre pour ce soldat mort de la grippe et qu'on enterre là-bas. Et le soir, à la veillée, les cœurs sont lourds ; les nouvelles des soldats sont lentes à venir. Que se passe-t-il ? Tant des nôtres sont déjà tombés, dit-on à mi-voix. C'est à peine si l'on ose parler de son soldat. Chacun pense à lui, tout le long du jour ; mais il semble que de prononcer son nom c'est évoquer le malheur.

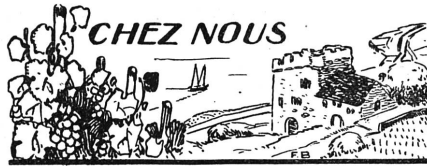
Où t'en vas-tu, maintenant, sous la pluie qui fait l'équipement plus lourd et plus longue la route ? La marche en avant, la bataille, la gloire ? Non. La halte à la frontière et puis l'attente...

O soldats, morts obscurs et sans gloire, non sur les champs de bataille où croissent les lauriers, mais dans les lazarets pleins de fièvre et de cauchemars...

Le héros, ce n'est point seulement celui qui meurt sur un champ de bataille, c'est celui qui pour une tâche sans profit et sans gloire, abandonne avec un cœur simple sa demeure où l'on a besoin de lui, et s'en va où l'envoie le devoir, là-bas, veiller, attendre, monter la garde et peut-être mourir, héros qui ne fait pas de bruit.

Depuis 1918, les cœurs se sont rassérénés : ils ont pardonné ceux qui ont subi la perte cruelle, on finit toujours par pardonner. Mais personne n'a oublié que ces vies auraient pu être épargnées, qu'elles sont tombées en sacrifice à l'orgueil et à l'ambition haineuse.

Mme David Perret.



### IL Y A CENT ANS

Samedi dernier, sur la place de la Riponne, une vache couleur châtaigne jaillotte, âgée de 5 ans, marquée C H S, s'est égarée. On prie ceux qui pourraient donner des indices de s'adresser 33, rue Marthéray.

Le théâtre de Lausanne devant se vendre par actions et une souscription s'étant déjà ouverte à Genève chez M. Jeanot, notaire, le public est prévenu que l'on souscrit à Lausanne, à l'étude Fevot, et chez M. Rouge, greffier.

Vendredi 8 décembre on vendra au moulin Rochat, en Pépinet, de la bonne huile de noix pour salade, à 22 batz le pot.

Le public est prévenu que dorénavant la vente des viandes au lieu dit à la Chaîne se fera sur la petite place entre les maisons De Molins, Madeleine.

La souscription en faveur de la société de musique était en circulation, les personnes auxquelles le porteur négligerait involontairement de la présenter sont priés de la faire demander à Jacob Gscheidel, place Madeleine.

On offre à remettre dans le quartier St-Laurent un tiers de l'abonnement à la *Gazette de Lausanne*. La personne à qui cela pourrait convenir la recevrait le lendemain matin, jour où elle pourrait s'adresser au bureau d'avis.

Il manque dans une maison en ville, depuis 15 jours, six cuillers à café, dont deux marquées L. A. A., deux M. P. et deux sans marque, mais fort usées ; on prie les personnes qui pourraient donner quelques renseignements à ce sujet de s'adresser au bureau d'avis. On sera bien reconnaissant.

**Pas emprunté.** — Je veux du gâteau au fromage.

— C'est trop lourd pour toi, mon petit.

— Ça fait rien, je le prendrai avec les deux mains.

**Monocycle.** — Le représentant d'une fabrique de machines agricoles entre chez le syndic d'un village, brave homme mais peu instruit.

Le commerçant lui lâche à bout portant un feu roulant de phrases ronflantes bourrées de mots techniques que le campagnard ahuri écoute sans bien les comprendre.

Tout à coup, son sourcil se fronce et il arrête net son interlocuteur.

— Vous dites ?

— Je dis... le rendement de vos terres deviendrait particulièrement intense si vous faisiez l'acquisition d'une herseuse automotrice...

— Automotrice... automoto... Oh ! je ne connais pas ce mot-là !... Attendez que j'aille chercher dans mon dictionnaire... Parce que l'autre jour, il m'est déjà venu un bonhomme comme vous. Lui aussi a voulu me vendre quelque chose avec un drôle de nom. Il appelait ça un... monocycle. Je me suis laissé tenter... Et puis, quand on m'a livré l'objet, j'ai vu que c'était tout simplement une brouette.

**La Patrie Suisse.** — Encore un intéressant numéro (17 novembre) avec trente illustrations : portrait d'Edouard Naville et de Eugène Le Grand Roy ; les statues du Semeur et du Soldat suisse, d'Ernest Dürrig, brisées par la main de la police bernoise ; les manœuvres de la brigade 1 renforcée ; la nouvelle infirmerie du Pays d'Enhaut ; Notre Dame de la Pierre, qui vient d'être promue au rang de basilique et quantité d'autres vues intéressantes.

**Pour apprivoiser le docteur.** Opérette en 1 acte et 4 personnages. Paroles de L. Fortolis ; musique de L.-J. Rousseau. — Edition Fœtisch, Lausanne.

Les pensionnats et des patronages de jeunes filles ou de jeunes gens éprouvent toujours quelque difficulté à découvrir de jolies opérettes dont les paroles et la musique s'harmonisent parfaitement. Il faut donc accueillir avec plaisir les productions nouvelles, surtout quand elles témoignent d'un réel effort artistique. C'est précisément le cas de cet acte charmant intitulé : *Pour apprivoiser le docteur*, dont les auteurs ont déjà produit de si jolies choses dans ce genre.

### CHANT D'AUTOMNE

Comme un chaud sourire d'adieu  
Avant le deuil de la nature,  
L'automne apparaît à nos yeux  
Dans sa rutilante vêtue.  
Sur la campagne qui s'endort,  
Il a jeté sa poudre d'or !

L'automne des ans est venu  
Carillonner dans ma demeure !  
Déjà se tend le fil tenu  
Qui, du départ, va sonner l'heure !...  
Sur moi, son sourire indulgent  
A déposé poudre d'argent !

Quand vient l'automne triomphant,  
Les fruits, dans le cellier s'entassent !  
Sur ma tête, le poids des ans  
A laissé de multiples traces,  
Mais comme le petit grillon,  
Je chantonne au bord du sillon !

Louise Chatelan-Roulet.

**Arithmétique.** — Un juge d'instruction interroge une jeune femme et lui pose les questions d'usage :

— Vos noms, prénoms, votre âge ?

A cette dernière question, elle répond :

— Trente-cinq ans.

Alors, le magistrat qui, sans doute, lui accordait quelques printemps de plus, demande :

— Quelle est la date de votre naissance ?

Prise de court, l'interpellée réplique :

— 8 mai 1885.

**Maladresse et politesse.** — Vous cherchez quelque chose, Monsieur ?

— Mon chapeau, Madame, qui a l'honneur d'être sur la même banquette que vous !

### LA VOIX DES CUIVRES

**N** en use, trop peut-être, dans notre bon pays vaudois. Pas un village où, le soir venu, on n'entende les sanglots d'un petit bugle ou les glouglous caverneux de la contrebasse qui répètent « pour dimanche ». Le samedi soir, on « poutze » et, le grand jour venu, on part en guerre. A la campagne, il faut bien cela pour se remonter un brin, après le travail de la semaine.

Avez-vous assisté à la Fête ? Avez-vous entendu Jules marquer « le tempo » de la danse ? Que les musiciens entament pour la trois-centième fois « Fleurs de Mai », le pas redoublé favori, les demoiselles ont le même élan rythmique, le même envol danseur de tout leur être...

Il y a aussi les cortèges. Pour la fête de tir, le concert des chorales, ou pour n'importe quoi ! Il suffit d'avoir envie de marcher au pas derrière cette sonore cohorte : on aime tant les cortèges chez nous !

On joue aussi pour le député, le jour des élections. Pas de discours, mais une marche ou un galop. Le brave homme n'a qu'à prendre exemple : un homme d'Etat, pas plus qu'une fanfare, ne doit manquer de souffle !

Le soir de Sylvestre, on « en joue une » devant chaque café. Le torse bien droit, les pieds en dehors, on envoie ses notes droit vers la lune, tout là-haut. Quand minuit sonne, on joue la Retraite.

Etre de la fanfare, quel honneur ! Et quelle fierté rayonne dans le regard des parents, quand leur Pierre, leur Jacques ou leur Jean ruisselle, face écarlate, dans ce beau cortège : Il est de la fanfare ! Eux, les membres de l'Echo du Désert ou de la Vaillante, ils ne craignent personne, pas même le tonnerre, parce qu'ils font plus de bruit que lui...

« Qu'ils sont beaux, ceux de la Fanfare ! » disent les demoiselles... Si l'on pouvait en choisir un et partir avec lui, sur le chemin de la Vie, aux sons d'une harmonie sublime !...

Hélas ! pourquoi faut-il que la voix des cuivres cesse ? Pourquoi, au sortir de leurs plus beaux concerts, les musiciens reprennent-ils usage de leurs cordes vocales pour entonner leurs vieux refrains périmés ?

La musique adoucit les mœurs ? — Pas pour longtemps !...  
St-Urbain.